

Zeitschrift: Mémoires et observations recueillies par la Société Oeconomique de Berne
Herausgeber: Société Oeconomique de Berne
Band: 4 (1763)
Heft: 4

Artikel: Lettre du comte M. de Mnischech, à la Société Oeconomique de Berne
Autor: de Mnischech
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-382578>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L E T T R E

du Comte M.

DE MNISZECH,

à la Société œconomique de

BERNE.

M E S S I E U R S

L'Amour de la patrie, ce noble principe des grandes actions, ce ressort puissant des ames fortes, s'il n'est point corrompu par l'envie, n'étouffa jamais les sentimens primitifs de la bienveillance universelle, parce qu'ils sont fondés sur les droits de l'homme, & les devoirs de la nature. Cette affection générale est antérieure à toutes les autres, aussi doit-elle en être la règle : on est homme avant que d'être citoïen, & en devenant membre d'une société particulière, on ne cesse pas d'appartenir au corps du genre-humain. Des relations plus intimes avec ceux qui habitent les mêmes climats, qui parlent la même langue, qui professent une même religion, qui

qui obéissent aux mêmes loix, qui sont soumis aux mêmes constitutions, ne doivent point rompre ces liens étroits, & sacrés que la nature prévoiante forma si sagement entre tous les humains.

Ce sont ces sentimens généreux, Messieurs, que je n'ai point eû de peine à découvrir parmi vous, comme j'en trouvois déjà dans mon cœur le germe précieux. Arrivé du fonds du nord, il y a seize mois, pour m'instruire au milieu de vous, vous m'avez reçu, accueilli, instruit, comme si j'étois un de vos concitoyens. Bientôt admis dans vos assemblées, j'ai assisté à vos conférences, & j'ai admiré vos travaux.

Toûjours occupés à éclairer vos compatriotes, avec autant de zèle que d'intelligence, je vous ai vû en même tems remplis du desir de vous rendre utiles, s'il vous étoit possible, à toutes les nations. Il n'est plus de myltère politique dans les états gouvernés par la sagesse; les médecins qui aux lumières de l'esprit joignent la bonté du cœur, n'ont point de secret; ainsi de vrais philosophes s'empressent à faire servir sans jalousie, toutes leurs connoissances au bien de l'humanité.

Guidés par ce penchant à vous communiquer, vous publiés vos observations dans deux langues, afin de les rendre utiles à un plus grand nombre de personnes.

Des

Des Sociétés étrangères, qui ont scû apprécier vos vûes & vos lumières, se sont fait un plaisir de lier avec vous une correspondance, qui de plusieurs nations, semble n'en faire qu'une seule. De là une augmentation de connoissances, & la propagation même de cette bienveillance réciproque, qui devrait unir tous les hommes.

Si ces sentimens étoient mieux établis, & plus communs, ne pourroient-ils pas enfin étouffer ces malheureuses semences de la discorde, qui a produit si souvent les guerres les plus cruelles ?

Heureusement placés & toujours sagement gouvernés, vous ne ressentés, il est vrai, ces agitations, que par la compassion qui vous fait prendre part aux misères de vos semblables. Au milieu d'une paix constante, votre République forme des établissemens, perfectionne les arts, étend son commerce, encourage l'agriculture, qui est la première source de la puissance réelle des états. Déjà je contemple avec plaisir dans l'avenir, cet accroissement de prospérité, qui fera une nouvelle preuve de cette grande vérité, c'est que les nations les plus éclairées, sont aussi les plus heureuses.

C'est un beau mot que celui d'amour de la patrie ; mais il faut l'avouer ; c'est un mouvement plus souvent étalé que bien senti. On
aime

aime la patrie. N'est-ce point la province où l'on est né ? La ville que l'on habite ? Trop souvent même le parti qui y domine, & auquel on s'est attaché ? Bientôt cet amour ne sera plus que celui de la famille à laquelle on est uni par le sang, & resserrant ainsi de plus en plus la sphère d'une affection intéressée, il se trouve que l'amour de la patrie, n'est enfin que l'amour propre, qui embrasse quelquefois des enfans, parce qu'on les confond avec soi, en les envisageant comme la continuation de son existence.

C'est dans vos entretiens que j'ai appris à développer des principes plus élevés, que mon cœur me dictoit. Pour aimer véritablement sa patrie, il faut donc savoir perdre de vue son intérêt personnel & présent, étendre ses affections sur tous les individus de tous les ordres, qui composent l'état. Ceux qui gouvernent, & ceux qui sont gouvernés, ceux qui commandent, & ceux qui doivent obéir; ceux qui cultivent la terre, & ceux à qui elle appartient; les riches & les pauvres, tous, quoique de différentes classes, sont des citoyens de la république, dont la réunion, la sûreté, & le bien être constituent la puissance totale de l'état bien gouverné. On ne peut par là même séparer des intérêts qui sont inséparables; c'est la prospérité commune qui fait la vraie richesse, & la véritable force du
tout

tout, de même que chaque intérêt particulier, favorisé au préjudice, ou à l'exclusion des autres, en est l'affoiblissement, ou la destruction.

Je ne fais là, Messieurs, qu'exposer les principes de vos travaux patriotiques, & des sacrifices, que vous savés faire pour le bien général. Des expériences couronnées par quelques succès tracent aux autres la route, qu'ils peuvent suivre avec confiance; des essais, qui laisseroient dans le doute jusqu'à ce que quelqu'un les eût fait, peuvent tirer de l'incertitude sur des objets quelquefois fort intéressans: des expériences, même infructueuses, apprennent à d'autres à ne pas les tenter. Ne faire que ce que les devanciers ont pratiqué, c'est montrer que l'amour propre craint de s'exposer à des sacrifices nécessaires pour tendre à la perfection. Rarement en effet celui qui le premier élève une manufacture, celui qui fait une nouvelle plantation, celui qui introduit une nouvelle culture, ou une méthode utile, mais inusitée, en tire-t-il quelque profit. D'ordinaire, en marchant dans une route qui n'est point encore fraïée, l'on s'expose à des pertes. Les frais dans les commencemens sont plus considérables, ou bien l'on a manqué à certaines précautions. Il faut surmonter des obstacles: & les contradictions des hommes inutiles, parce qu'ils sont frivoles, ou des hommes mé-

1763. IV. P. P chans,

chans, parce qu'ils font envieux, ne font pas les plus aisées à vaincre. Ajoûtés à tout cela qu'on est forcé quelquefois de retourner sur ses pas, pour chercher des moïens moins dispendieux, ou plus abrégés, pour épargner la main d'œuvre, ou diminuer les fraix. D'ailleurs pour accôûtimer le peuple à un certain travail, à quelque manipulation, il faut du tems & de la patience, jusqu'à ce qu'il ait contracté une habitude, qui rend tout aisé; habitude même, qui dans certains cas, doit forcer en quelque sorte la nature, & faire évanouir bien des préjugés contre tout ce qui est nouveau. Mais comme l'on plante souvent des arbres pour ses successeurs, sans que la main qui les a dressé en puisse cueillir les fruits; de même on doit perdre de vüe le présent, & l'intérêt personnel, pour travailler à l'utilité de ses contemporains, ou à celle de la postérité. C'est là étendre ses vües, & prolonger son existence: cette conduite demande certainement du courage, & du désintéressement. C'est un tribut païé à l'humanité, & un sacrifice offert à la patrie.

Voilà, Messieurs, le modèle que vous m'avez tracé. Mon ame enflammée du même feu, s'efforcera de le suivre. Si même vous ne trouviés pas dans la juste estime de vos contemporains la glorieuse récompense, qui vous est due: je vois déjà l'établissement de

voire

vosre société faire époque dans les annales futures de vosre République.

De retour dans ma patrie , j'y trouverai fans doute des citoiens , qui vous ressemblent. J'ambitionnerai de m'unir avec eux , dans les vues , qui vous animent. Je leur présenterai , sinon des lumières , & de l'expérience , au moins des intentions pures , & des efforts soutenus par l'amour du bien. Heureux si nous pouvions quelque jour goûter le plaisir délicieux , que doit assurer le succès à des cœurs généreux , & voir une vaste République jouir de la considération , qu'elle doit avoir.

C'est encore dans vos principes , que j'ai trouvé le développement de la vraie notion de la liberté , ce présent si précieux de la Divinité , ce premier bien de la vie civile ; de cette liberté si favorable à l'agriculture , & si nécessaire pour tous les établissemens utiles. Elle ne consiste ni dans la licence de suivre un caprice aveugle ; ni dans le funeste pouvoir de rendre inutile les intentions les plus sages des meilleurs citoiens ; ni dans l'indépendance que donne la grandeur du crédit , où l'excès des richesses ; ni dans le silence des loix , que dicta la raison pour le maintien de l'ordre , & la sûreté de tous les états. Ce seroit la puissance de faire le mal. Je l'ai vû cette sage liberté régner parmi vous à l'ombre de la paix , & j'ai conclu , que c'étoit la soumission de tous les citoiens à des loix équitables ; que c'étoit le balancement exact de tous les pou-

voirs réciproques, d'où résulte l'impuissance ; où est chaque citoyen de faire le mal impunément ; que c'étoit l'équilibre bien calculé des diverses autorités, le ressort de tous les tribunaux, l'activité du gouvernement, & la sûreté de tous les habitans.

Sensible, MM., autant que je le dois être, à l'amitié, que vous m'avez témoignée, & dont vous venez encore de me donner une preuve en introduisant dans votre Société mon frère, presqu'au moment de son arrivée ici, j'ai crû être autorisé par vos bontés mêmes, à vous offrir une foible marque de ma vive reconnoissance : c'est un coin de médaille pour servir désormais aux prix que vous distribuez annuellement.

J'y joins une médaille d'or pour celui qui traitera le mieux, à votre jugement, une question, dont toutes vos vues m'ont donné l'idée : *Quel devoit-êtré l'esprit de la législation, pour encourager l'agriculture, & favoriser relativement à cet objet essentiel, la population, les arts, les manufactures, & le commerce.*

Je souhaiterois que les mémoires vous fussent présentés avant le premier d'Août 1764 ; pour que le prix fût adjugé, le dernier samedi du mois de septembre de la même année.

Que

Que ne puis-je MM. , par quelque autre
moien vous faire connoitre toute l'étendue de
l'attachement sincère que je vous ai voué pour
toute ma vie &c.

MESSIEURS &c.

BERNE ce 22. Novemb. 1763.

M. MNISZECH!



R E P O N S E

A LA LETTRE PRECEDENTE.

M O N S I E U R

U Ne de ces rares qualités , qui ne semblent être accordées par la nature qu'à un petit nombre de ses favoris , c'est sans doute ce penchant vif & décidé d'un vrai citoyen de diriger ses talens vers le bien de la société & le bonheur de la patrie. C'est ce désir d'être utile , c'est cet effort constant d'un cœur noble , qui vous a séparé , M. pour quelque tems , de la nation , qui fonde sur Vous les plus grandes espérances , & qui se félicite déjà de la qualité des fruits que promettent d'aussi belles fleurs. Dans cette vue Vous Vous livrés à l'ardeur d'acquérir des connoissances utiles : présumant de les voir fleurir à l'ombre de la paix & sous le bouclier de la liberté , Vous avés donné la préférence au séjour de notre ville : heureuse si l'effet justifie Votre attente !

Les mêmes motifs qui ont fixé le choix de Votre séjour , ont dû M. , influer sur celui de Vos habitudes & d'une société de personnes dont le goût eût quelque rapport avec le Vô-
tre

tre. Des hommes, dont toutes les inclinations sont tournées vers l'utilité publique, se plaindront toujours dans le commerce de ceux qui cultivent les mêmes connoissances. Un cœur noble donne volontiers son amitié à de vrais patriotes. Ces sentimens Vous ont lié, avec une société dont les travaux Vous ont paru mériter des éloges par l'excellence de leur but. Cette société a aquis en Vous un membre actif, & un promoteur généreux. Vous lui avés, M., présenté l'exemple d'une application soutenüe, d'un zèle infatigable, & de l'exactitude dans les recherches savantes. Non content des preuves que vous nous avés données, d'une amitié aussi précieuse, Vous l'avés scellée par un gage permanent, qui la présentera à nos yeux dans le tems d'une absence que nous prévoions avec une douleur réelle.

Le prix du présent que nous devons, M., à des sentimens si flatteurs est encore réhaussé par la manière dont il nous est offert. Le coin de médaille que vous avés fait graver, fait honneur à votre goût, comme la lettre qui l'accompagne en fait beaucoup aux sentimens élevés de votre ame. L'un & l'autre prouvent ce discernement solide & cette pénétration vive, qui savent saisir, dans les objets des sciences, la partie la plus utile.

La Société accepte avec une vive reconnoissance ce gage précieux de votre amitié. Elle

a chargé le Président du comitté de vous exprimer, M., de bouche, nos sentimens. Elle a ordonné, que la médaille, que vous avés fait exécuter, soit gravée pour être imprimée sur le titre du recueil de ses mémoires, & y être un monument public & durable des sentimens que vous nous avés voués. L'artiste, dont la main habile a si heureusement servi vos vués & votre goût, a été reçu membre honoraire de notre Société. Elle a cru lui devoir cette marque d'approbation & ce motif d'encouragement.

Nous avons été touchés de la générosité qui vous a engagé, M., à consacrer les prémices du coin à une médaille pour un prix particulier, & nous ne l'avons pas été moins du choix du sujet que vous proposés. Il décèle de grandes vués & de nobles intentions.

La seule pensée qui pouvoit troubler notre joie, vous l'avés prévenue, M., par l'assurance flatteuse de la durée de votre amitié. Ni le tems, ni l'éloignement ne pourront diminuer la considération très distinguée avec laquelle nous vous demeurerons tous sincèrement attachés &c.

Au nom de la Société.

N. E. TSCHARNER *Secrétaire.*

DES-